

# Émotions et sensibilité aux valeurs : Quatre conceptions philosophiques contemporaines

Constant Bonard<sup>1</sup>

Paru dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 2021/2 (N° 110), p. 209-229. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2021-2-page-209.htm>

*RESUME.* Cette discussion examine plusieurs façons de comprendre les émotions comme des réactions évaluatives. Il existe un consensus dans les sciences affectives qui veut que les émotions paradigmatiques soient faites de quatre composants : catégorisation du stimulus, tendances à l'action, changements corporels et aspect phénoménal. L'article expose les quatre principales théories dans la philosophie contemporaine des émotions et montre qu'elles ont tendance à se focaliser sur l'un ou l'autre des quatre composants des émotions pour expliquer leur nature évaluative. La conclusion est qu'il est possible de rendre compte des émotions comme réactions évaluatives à ces quatre niveaux et que, pour cette raison, les conceptions présentées sont plus complémentaires qu'on ne le suppose généralement.

*ABSTRACT.* This article examines several ways of understanding emotions as evaluative reactions. There is a consensus in affective sciences that paradigmatic emotions are made up of four components: appraisal process, action tendencies, bodily changes, and phenomenal character. The article outlines the four main theories in contemporary philosophy of emotions and shows that they tend to focus on one of the four components of emotions to explain their evaluative nature. The conclusion is that it is possible to account for emotions as evaluative reactions through the four components and that, for this reason, the theories presented are more complementary than is generally assumed.

Imaginez un monde où vous n'éprouveriez aucune émotion. Personne n'éveillerait en vous la moindre attraction. Jamais vous ne ririez entre amis. Nina Simone, Chopin, peu importe, vous resteriez froids à toute musique. Recevoir les nouvelles des pires des atrocités ne provoquerait ni indignation, ni compassion, ni dégoût. Il n'y aurait pas d'angoisse de mort. Pas de joie de vivre.

Quelle valeur donneriez-vous aux choses dans un tel monde ? Trouveriez-vous la plaisanterie drôle ? La musique sublime ? Auriez-vous un sens moral ? La vie aurait-elle encore de l'intérêt ? Si vous répondez négativement à ces questions, c'est sans doute que vous partagez une intuition que j'appelle *l'intuition de la cécité aux valeurs*. Selon celle-ci, ne pas ressentir d'émotion, c'est être aveugle à certaines valeurs, voire à toute<sup>2</sup>.

Pourquoi avons-nous cette intuition ? En quoi ressentir des émotions nous permettrait-il de « voir » la valeur de telle ou telle chose ? Jusqu'à preuve du contraire,

<sup>1</sup>. Cette recherche a été financée par la bourse du Fonds National Suisse pour la Recherche P2GEP1\_200057. À des fins de libre accès, une licence CC-BY a été appliquée par l'auteur au présent document, lequel correspond au manuscrit accepté pour publication. Merci aux membres de Thumos et du CISA à qui je dois beaucoup de ce que j'ai appris sur les émotions. Merci aux relecteurs et éditeurs de la *Revue de métaphysique et de morale* pour leur apport.

<sup>2</sup>. Il semble que les premières formulations claires de cette intuition se trouvent dans la doctrine du sentimentalisme (épistémique et psychologique) chez des empiristes britanniques tels Shaftesbury, Hutcheson, Smith et Hume. Cette intuition a par la suite été défendue de façon influente par Brentano et certains de ses élèves (notamment Husserl, Meinong, Ingarden et Scheler). Voir S. LEPINE, « Sentimentalisme (A) », in M. KRISTANEK (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2018, <https://encyclophilo.fr/sentimentalisme-a/>, ainsi que A. KAUPPINEN, « Moral sentimentalism », in E. ZALTA (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2018, <https://plato.stanford.edu/archives/win2018/entries/moral-sentimentalism/>.

les émotions ne sont ni des organes perceptifs ni des instruments de mesure. Mais alors, qu'est-ce qui, dans leur nature, occasionne cette intuition ?

Les philosophes d'aujourd'hui s'entendent en général pour en rendre compte par l'hypothèse que les émotions sont des réactions évaluatives<sup>3</sup>. Cette conception a notamment pour conséquence le rejet d'une opposition excessive entre raison et émotions. En effet, reconnaître que les émotions sont des réactions évaluatives revient à considérer que les émotions ont pour fonction de nous faire réagir à ce qui est perçu comme important. Ainsi, plutôt qu'être des obstacles, elles contribuent utilement à la raison pratique.

Un exemple classique : Phineas Gage, contremaître des chemins de fers dans le Vermont au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, subit un accident terrible : une explosion propulse une barre de fer à travers son crâne. Après son rétablissement, Gage conserve apparemment intactes ses aptitudes intellectuelles ; mais ses aptitudes émotionnelles se trouvent radicalement altérées. Selon les mots de son médecin, son humeur est devenue changeante, son tempérament grossier, capricieux, impatient, irrévérencieux<sup>4</sup>. Avant l'accident, Gage était considéré comme sérieux, attentionné, sociable, fiable. Après l'accident, il est devenu un vagabond socialement inadapté, multipliant les décisions désastreuses et autodestructrices, perdant la confiance de ses employeurs et l'amitié de ses proches.

Selon Damasio<sup>5</sup>, c'est bien la perte d'aptitudes émotionnelles qui explique ce changement : les émotions sont des guides pour nos choix de vie et elles sont au cœur de notre rationalité, car elles nous permettent de nous adapter à ce qui est négatif ou positif. Gage, en perdant ses aptitudes émotionnelles, a perdu une part essentielle de ses capacités d'adaptation.

Un autre cas typique permet d'introduire la conception des émotions comme réactions évaluatives : les psychopathes n'ont en général aucun déficit intellectuel, mais ils font preuve d'un manque frappant de capacités émotionnelles<sup>6</sup>. Cette déficience émotionnelle semble avoir de nombreuses conséquences néfastes pour eux-mêmes et leur entourage<sup>7</sup>. Par exemple, les psychopathes ont tendance à ne pas pouvoir saisir la différence entre des règles morales et des règles purement conventionnelles, par exemple entre des règles comme « il ne faut pas agresser d'autres élèves » et des règles comme « les garçons ne portent pas de jupe »<sup>8</sup>.

La conception des émotions comme réactions évaluatives promet d'offrir une explication aux cas de Phineas Gage et des psychopathes. Selon elle, les émotions sont des expériences psychologiques qui impliquent une évaluation positive ou négative de ce sur quoi elles portent. L'objet de l'émotion – ce dont nous avons peur, ce qui nous énerve, nous attriste, etc. – est appréhendé, à travers l'épisode émotionnel, comme étant doté de telle ou telle valeur – comme étant terrifiant, insultant, tragique. Par

<sup>3</sup>. J. DEONNA, F. TERONI et C. TAPPOLET, « Émotions (A) », in M. KRISTANEK (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2017, <https://encyclo-phil.fr/emotions-a/> ; A. SCARANTINO et R. DE SOUSA, « Emotion », in E. ZALTA (dir.), *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2018, <https://plato.stanford.edu/archives/win2018/entries/emotion/>.

<sup>4</sup>. J. M. HARLOW, « Recovery from the passage of an iron bar through the head », in *Meeting of the Massachusetts Medical Society*, Boston, David Clapp & Son, 1869, p. 274-81.

<sup>5</sup>. A. R. DAMASIO, *Descartes' error*, New York, Putnam, 1994.

<sup>6</sup>. R. D. HARE, *Manual for the revised psychopathy checklist*, Toronto, Multi-Health Systems, 2003.

<sup>7</sup>. Cette interprétation de la psychopathie se focalisant sur les émotions est employée ici en tant qu'exemple. Elle est discutable bien que répandue parmi des spécialistes. Voir K. A. KIEHL et M. B. HOFFMAN, « The criminal psychopath : history, neuroscience, treatment, and economics », *Jurimetrics*, 2011, 51, p. 355-97.

<sup>8</sup>. R. J. R. BLAIR, « A cognitive developmental approach to morality : investigating the psychopath », *Cognition*, 1995, 57 (1), p. 1-29.

« valeur » ou « propriété évaluative », on se réfère aux façons dont quelqu'un ou quelque chose est plus ou moins bon ou mauvais, à des caractéristiques positives ou négatives<sup>9</sup>. L'émotion constitue une réaction face à la détection présumée de ces propriétés. L'émotion est une réaction évaluative.

Les déficits émotionnels de Phineas Gage et des psychopathes les priveraient de la capacité à saisir l'importance que certaines choses ont à nos yeux et d'y répondre comme nous. Leurs comportements antisociaux et leurs choix autodestructeurs dépendraient de cette carence. Incapables de ressentir du remords, de la honte, de la sympathie, ils seraient dépourvus d'une sensibilité aux valeurs.

On devine aussi comment la conception des émotions comme réactions évaluatives permet d'expliquer l'intuition de la cécité aux valeurs : sans émotion, il serait difficile, voire, dans certains cas, impossible, de détecter et réagir à certaines propriétés évaluatives. L'intuition peut être limitée à certains types de valeurs. Par exemple, on pourrait penser que sans hilarité rien ne nous apparaîtrait comme hilarant et, simultanément, que nous pourrions très bien détecter l'intelligence sans ressentir d'émotion<sup>10</sup>.

#### QUATRE INGRÉDIENTS DE L'ÉMOTION

Il n'existe pas de définition des émotions qui fasse l'unanimité. Néanmoins, dans les études interdisciplinaires dites des « sciences affectives », on s'accorde sur le fait que les épisodes émotionnels paradigmatiques possèdent quatre composants : (1) la catégorisation antécédente du stimulus, (2) les tendances à l'action, (3) les changements corporels et (4) le ressenti<sup>11</sup>. Passons en revue ces composants :

- (1) La catégorisation antécédente du stimulus (*appraisal*) est le processus mental qui déclenche l'épisode émotionnel. Elle est censée expliquer pourquoi telle émotion est provoquée par un stimulus. Maria ressent de la joie lorsque l'Olympique de Marseille remporte le match, Sam en est triste et Pauline s'en moque, parce qu'ils ne catégorisent pas cet événement de la même manière. Maria le considère comme une victoire, car elle est une fan de l'OM. Sam était pour Paris Saint-Germain et il s'agit donc d'un échec. Pour Pauline, cet événement est indifférent. Ce sont trois catégorisations du même stimulus qui expliquent les trois réactions différentes<sup>12</sup>.

<sup>9</sup>. Les propriétés évaluatives peuvent être de diverse nature. Elles peuvent être esthétiques (sublime, kitsch), éthiques (injuste, généreux), intellectuelles (bête, sophistiqué), vitales (fort, malade), etc. Elles peuvent être réelles, imaginées, passées ou possibles, relatives ou non à un sujet (la vue de cette boule de neige est *émouvante* pour Charles Forster Kane), à une culture (à Lausanne dans les années 1990, la marque FUBU était *cool*) ou à une forme de vie (l'ammonite tue-mouches est *dangereuse* pour certains animaux).

<sup>10</sup>. Pour une défense de l'idée que, sans émotion, nous serions aveugles aux valeurs morales voir J. PRINZ, *The emotional construction of morals*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2007, chap. 1. Cette idée est loin d'être consensuelle. Pour un rejet des arguments de Prinz, voir notamment J. MAY, *Regard for reason in the moral mind*, Oxford, Oxford University Press, 2018.

<sup>11</sup>. Ce qui fait débat aujourd'hui est les relations entre ces quatre composants, voir K. R. SCHERER et A. MOORS, « The emotion process : event appraisal and component differentiation », *Annual Review of Psychology*, 2019, 70, p. 719-45 et D. SANDER, « Models of emotion », in J. ARMONY et P. VUILLEUMIER (dir.), *The Cambridge handbook of human affective neuroscience*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 5-54. Notons aussi que les changements corporels sont souvent divisés en modifications physiologiques, d'une part, et en changements moteurs, d'autre part, d'où le fait qu'on parle souvent de cinq plutôt que de quatre composants.

<sup>12</sup>. Dans le film *Un jour sans fin* de Harold Ramis, le protagoniste principal, Phil Connors, se retrouve bloqué dans une boucle temporelle le forçant à revivre le même jour des millions de fois. Phil comprend que même s'il « meurt », il se réveille au matin du même jour. Ainsi, la perspective de se faire écraser par un bus ou de tomber d'une falaise ne le terrifie plus. Ces stimuli ne provoquent plus sa peur parce que sa façon de les catégoriser a changé. Avant, ils représentaient pour Phil une menace à éviter à tout

- (2) Les tendances à l'action d'une émotion sont ce qui nous pousse à agir de telle ou telle manière lorsqu'on est effrayé, en colère, admiratif, etc. Typiquement, lorsqu'on se fâche, on aura tendance à être agressif. Lorsqu'on a peur, on aura tendance à fuir, à se cacher ou à éviter par d'autres actions ce que l'on a catégorisé comme une menace. Toute émotion semble ainsi pousser à faire certaines choses. Cela comprend les actions apathiques : dans un épisode de tristesse, la tendance à l'action peut être de rester cloîtré chez soi.
- (3) Changements corporels : tout épisode émotionnel implique des modifications physiologiques et la plupart impliquent des changements moteurs. Les changements physiologiques incluent les changements du rythme cardiaque ou respiratoire, de la pression sanguine, la dilatation des pupilles, la transpiration, ou encore la sécrétion d'hormones et l'activation neuronale. Les changements moteurs incluent les modifications dans la tension de nos muscles et donc de notre expression faciale, posturale ou vocale (par la tension des cordes vocales notamment). Les changements corporels sont généralement observables, voire mesurables.
- (4) Enfin, les émotions étant en général des épisodes mentaux conscients, elles se caractérisent par un certain caractère phénoménal, une impression subjective, qu'on peut dénommer le « ressenti ». Il s'agit de « l'effet que cela fait » de vivre l'émotion. Ce ressenti est en général plaisant ou déplaisant, tonique (comme la colère) ou léthargique (comme la tristesse). Il est souvent ineffable par sa richesse et son idiosyncrasie. Typiquement, il est influencé par les composants émotionnels (1)-(3). Par exemple, dans un épisode de colère déclenchée par une remarque désobligeante, on peut avoir l'impression que cette remarque est une vraie insulte (catégorisation antécédente), on éprouvera l'envie de rétorquer, voire de se battre (tendances à l'action), et on pourra sentir ses muscles se contracter, sa poitrine se gonfler et son cœur s'emballer (changements corporels).

Un ordre temporel se dégage de ces quatre composants, qui est en partie expliqué par leur fonction biologique : la catégorisation antécédente déclenche les tendances à l'action, car il s'agit de réagir au stimulus. La tendance à l'action déclenche à son tour des changements physiologiques et moteurs, car ceux-ci servent en grande partie à préparer le corps à agir – dans la colère, les muscles se contractent, le rythme cardiaque et respiratoire s'accélère, la digestion s'arrête et tout cela, vraisemblablement, est une préparation à se battre, c'est-à-dire à réaliser la tendance à l'action typique de la colère. Enfin, comme en (4), les ressentis émotionnels impliquent en général les ressentis des autres composants (catégorisation, tendance à l'action, changements corporels). On arrive ainsi au schéma de la Figure 1 (les flèches indiquent une relation temporelle et une relation de causation partielle).

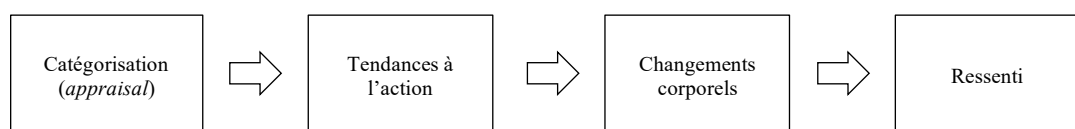


Figure 1. Les quatre composants d'un épisode émotionnel paradigmatique

Cet enchaînement est pratiquement instantané puisque le tout survient entre la détection du stimulus émotionnel (par exemple, apprendre qu'on va sûrement rater

prix. Dorénavant, ils représentent seulement une façon d'abrégé une énième version de ce jour et de le recommencer différemment, comme on redémarre une partie de jeu vidéo.

l'avion) et le ressenti (« Nom d'une pipe ! »). Notons que ce schéma est une simplification à deux égards au moins. Premièrement, si on s'accorde à estimer que le paradigme de l'émotion comporte ces quatre composants, ils ne sont pas tous présents dans tout épisode émotionnel. Par exemple, il est généralement admis que certaines émotions sont inconscientes<sup>13</sup>. De même, il peut y avoir des épisodes émotionnels qui n'impliquent aucune catégorisation antécédente, par exemple des émotions engendrées lors de manipulations du cerveau par stimulation électrique ou chimique<sup>14</sup>.

Cet ordre paradigmatique souffre des exceptions. En effet, il y a des influences rétroactives (*feedback*) et des épisodes émotionnels où l'ordre des composants est inversé. Par exemple, les changements corporels peuvent influencer notre catégorisation du stimulus comme dans les fameux cas d'« attribution erronée d'excitation » (*misattribution of arousal*). Ainsi, on a tendance à évaluer une personne comme étant plus attirante (catégorisation) lorsque l'on se trouve sur un pont suspendu, car on interprète à tort l'excitation de notre corps comme étant causée par la personne alors qu'elle est due à la peur du vide<sup>15</sup>.

Nous allons maintenant passer en revue les principales théories des émotions comme réponses évaluatives, afin de montrer qu'elles ont tendance à privilégier certains des quatre composants des émotions présentés dans cette section.

## FORCES ET LIMITES DES PRINCIPALES OPTIONS THÉORIQUES

### 1. *Le judicativisme*

Considérez des événements qui peuvent causer la tristesse : la mort d'un proche, une rupture, un licenciement, l'annulation d'un voyage prévu de longue date, égarer un objet auquel on tenait, la défaite de son équipe. Ces événements varient considérablement – ils vont du tragique au trivial –, mais ils partagent tous un trait commun : ils constituent une perte pour la personne attristée. Certes, les pertes d'un proche, d'une relation de longue date, d'une occasion de voyages, d'un objet ou de l'espoir de gagner un match sont fort différentes, mais elles n'en sont pas moins toutes des pertes – et l'importance de la perte est normalement proportionnelle à celle de la tristesse qui en résulte.

Partant de ce constat, le judicativisme est la conception qui définit l'émotion comme constituée par une croyance, par exemple la tristesse par le jugement<sup>16</sup> qu'on est privé d'une chose à laquelle on tient ; être triste implique la croyance qu'on subit une perte.

L'idée qu'un type de croyance peut définir un type d'émotion semble généralisable au-delà de la tristesse. Par exemple, la peur peut porter sur des objets fort divers : le coronavirus, parler en public, la crise climatique, Noël en famille, une araignée. Néanmoins, si vous avez peur de ces choses, vous les considérez sans doute comme des *menaces*, des menaces qui ont des chances de s'abattre sur vous ou ceux qui comptent pour vous. La joie impliquerait quant à elle la croyance que quelque chose de *bien* pour vous s'est produit : qu'un but est atteint, un besoin rempli, un désir satisfait, etc. L'admiration envers une personne impliquerait la croyance qu'elle *excelle* dans un domaine. Ces croyances portent chacune sur un type de valeur : la perte, la menace, le bien, l'excellence. Selon le judicativisme, ce sont des croyances

<sup>13</sup>. P. WINKIELMAN et K. C. BERRIDGE, « Unconscious emotion », *Current directions in psychological science*, 2004, 13 (3), p. 120-3.

<sup>14</sup>. C. E. IZARD, « Four systems for emotion activation : cognitive and noncognitive processes », *Psychological review*, 1993, 100 (1), p. 75-6.

<sup>15</sup>. D. G. DUTTON et A. P. ARON, « Some evidence for heightened sexual attraction under conditions of high anxiety », *Journal of personality and social psychology*, 1974, 30 (4), p. 510-7.

<sup>16</sup>. La croyance en question est active, occurrente ; on l'a « en tête » lors de l'émotion (éventuellement inconsciemment). C'est ce que marque l'emploi du terme « jugement ».

portant sur des types de valeurs qui définissent les types d'émotions. Ainsi, les émotions seraient des réactions évaluatives en cela que la croyance qui les définit porte sur une propriété évaluative.

Cette théorie invite à expliquer les cas de Phineas Gage et des psychopathes en avançant qu'ils ne formeraient pas les croyances évaluatives pertinentes. Par exemple, le fait qu'un psychopathe n'éprouve pas de honte à torturer un chaton pourrait s'expliquer par le fait qu'il ne croit pas que cette action soit indigne de lui.

On voit que, pour expliquer la nature évaluative des émotions, le judicativisme se focalise sur le premier des quatre composants des émotions discutés ci-dessus : la catégorisation antécédente (*appraisal*). Pour reprendre l'exemple de Maria, Sam et Pauline, c'est parce que la première considère le résultat du match OM-PSG comme un événement positif, le deuxième comme un événement négatif et la troisième comme un événement neutre qu'ils ressentent respectivement de la joie, de la tristesse et de l'indifférence.

Il existe différentes formes de judicativisme. Selon certains, les émotions sont partiellement constituées d'une croyance évaluative<sup>17</sup> selon d'autres elles sont causées par une croyance évaluative<sup>18</sup> ou alors elles se réduisent à une croyance évaluative<sup>19</sup>. Des variantes de cette théorie étaient déjà défendues par des philosophes anciens comme Aristote – pour qui la croyance est une partie de l'émotion, une autre partie étant un plaisir ou déplaisir – et des stoïciens comme Chrysippe – pour qui l'émotion se réduit à sa composante judicative. En psychologie, la théorie de l'*appraisal* en est très proche<sup>20</sup>.

Une objection usuelle au judicativisme est qu'une croyance n'est pas nécessaire aux émotions, et cela même si on s'en tient aux émotions paradigmatiques où une catégorisation est présente. Voici les deux raisons principales de soutenir cette objection<sup>21</sup> : Premièrement, avoir une croyance exigerait la possession des concepts qui constituent cette croyance. Or, les animaux non humains et les bébés qui ne posséderaient pas cette faculté peuvent néanmoins avoir des émotions. Deuxièmement, un phobique peut croire qu'il est absolument hors de danger tout en ayant peur – par exemple face à une araignée inoffensive. Toutefois cette objection manque sa cible si l'on accepte une conception plus souple de la croyance, comme celle de Mandelbaum<sup>22</sup>. En effet, selon celle-ci, on peut attribuer des concepts et des croyances aux animaux non humains et les croyances peuvent être « distribuées » à différents niveaux cognitifs (notamment des niveaux explicites et implicites), ce qui fait qu'il est possible, voire commun, d'avoir des croyances contradictoires à un même moment.

17. O. H. GREEN, *The Emotions : a philosophical theory*, New York, Kluwer Academic/Plenum Publishers, 1992 ; J. MARKS, « A theory of emotion », *Philosophical Studies : An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, 1982, 42 (2), p. 227-42 ; M. NUSSBAUM, « Emotions as judgements of value and importance », in R. SOLOMON (dir.), *Thinking about feeling : contemporary philosophers on emotions*, New York, Oxford University Press, 2004, p. 183-99.

18. D. DAVIDSON, « Hume's cognitive theory of pride », *The Journal of Philosophy*, 1976, 73 (19), p. 744-57 ; R. GORDON, *The Structure of emotions : investigations in cognitive philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

19. R. SOLOMON, « The Logic of emotion », *Noûs*, 1977, 11 (1), p. 41-9 ; R. SOLOMON, *The Passions : emotions and the meaning of life*, Indianapolis et Cambridge, Hackett Publishing, 1993.

20. A. MOORS, P. ELLSWORTH, K. SCHERER *et al.*, « Appraisal theories of emotion : state of the art and future development », *Emotion Review*, 2013, 5 (2), p. 119-24.

21. J. DEIGH, « Cognitivism in the theory of emotions », *Ethics*, 1994, 104 (4), p. 824-54 ; C. TAPPOLET, *Émotions et valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, chap. 5.

22. E. MANDELBAUM, « Thinking is believing », *Inquiry*, 2014, 57 (1), p. 55-96 ; E. MANDELBAUM, « Attitude, inference, association : on the propositional structure of implicit bias », *Noûs*, 2016, 50 (3), p. 629-58.

Une autre objection contre le judicativisme est qu'une simple croyance n'est pas suffisante pour rendre compte de la nature évaluative des émotions. Le reproche principal est qu'une croyance ne peut pas rendre compte de l'effet que cela fait de ressentir une émotion et que cela est essentiel à leur nature évaluative. Afin de nous en rendre compte, nous allons considérer une expérience de pensée proposée par Goldie<sup>23</sup> dans le cadre d'une autre théorie : le perceptionnisme.

## 2. *Le perceptionnisme*

Irène est une scientifique spécialiste de la glace et de ses dangers. Mais, à cause d'une particularité neurologique, elle n'a jamais senti de peur de sa vie<sup>24</sup>. Un jour d'hiver, alors qu'elle se promène tranquillement, elle réalise soudain qu'elle se retrouve sur un lac gelé. En tant que spécialiste, elle sait très bien le danger qu'elle encourt. Soudain, elle glisse, tombe, et la glace se craquelle autour d'elle. Avec ce choc, pour la première fois de sa vie, elle ressent de la peur. Elle se dit « je suis en danger », mais cette fois un sentiment de terreur accompagne cette pensée. Avant sa chute, Irène avait déjà cette croyance : elle n'a rien appris de nouveau sur le fait en question. Dorénavant, toutefois, elle ressent le danger. À travers cette expérience, Irène perçoit la glace différemment, elle y pense différemment : l'évaluation du lac gelé comme source de danger a changé. Avant, elle en avait une idée abstraite ; maintenant, elle en a pris connaissance de manière bien plus directe et frappante. Elle ne marchera plus sur la glace de la même manière, ne verra plus ses reflets marbrés comme auparavant.

Comme l'écrit Goldie<sup>25</sup>, il ne s'agit pas seulement de l'ancienne façon de comprendre le danger augmentée d'un élément nouveau. Cela s'apparente plutôt à la perception d'une forme cachée dans un dessin : à travers le ressenti émotionnel, sa façon de voir est complètement nouvelle. La réaction évaluative ne peut pas être réduite à la croyance froide qui précédait cette expérience. Peu importe la sophistication des croyances évaluatives, celles-ci ne peuvent pas remplacer l'accès aux valeurs que constitue le ressenti émotionnel.

Ce genre de considération suggère que les émotions sont des réactions évaluatives différentes des croyances en cela que le ressenti des émotions nous donne un accès direct, perceptif ou quasi perceptif, aux propriétés évaluatives. Une comparaison : peu importe la sophistication des croyances qu'un aveugle congénital peut avoir sur le rouge et la vision, cela ne remplacera pas l'accès direct, la conscience intime, que l'on a en voyant une rose rouge de ses propres yeux<sup>26</sup>. Il existe de

<sup>23</sup>. P. GOLDIE, *The Emotions : a philosophical exploration*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 59 ; P. GOLDIE, « Emotions, feelings and intentionality », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 2002, 1 (3), p. 235-54.

<sup>24</sup>. Voir aussi le *Conte de celui qui s'en alla pour connaître la peur* des frères Grimm.

<sup>25</sup>. P. GOLDIE, « Emotions, feelings and intentionality », p. 243.

<sup>26</sup>. L'expérience de pensée de Goldie est d'ailleurs modelée sur le fameux argument de la connaissance de Frank Jackson contre le physicalisme, à partir de l'expérience de la couleur.

nombreuses variations du perceptionnisme ou quasi-perceptionnisme<sup>27</sup>. Parmi les pionniers de cette théorie, on retrouve des élèves de Brentano : Meinong<sup>28</sup> et Scheler<sup>29</sup>.

D'après le perceptionnisme, en ressentant une émotion, on aurait ainsi un accès direct aux valeurs, un accès dont on ne pourrait pas autrement jouir. En ressentant de la peur, on comprend quelque chose de la nature du danger. Une personne qui ressent de l'indignation à l'égard de la politique chinoise au Xinjiang possède un niveau de compréhension de l'injustice que représente cette situation qu'une autre qui ne ressent pas d'indignation ne possède pas. Celui qui ressent de l'émerveillement face à un paysage jouit d'un accès direct à ses propriétés esthétiques, un accès qui ne peut pas être remplacé par des descriptions<sup>30</sup>.

Une autre comparaison éclairante est offerte par Roberts<sup>31</sup>. Considérez le fameux dessin du canard-lapin. Le voir comme un canard n'est pas seulement croire qu'on peut voir ce dessin comme celui d'un canard (même si l'on définit les croyances de façon relativement souple comme Mandelbaum, voir ci-dessus). On peut avoir cette croyance – par exemple parce que quelqu'un de confiance l'affirme – sans pouvoir le voir par soi-même, en le voyant seulement comme un lapin. Voir le dessin du canard-lapin comme représentant un canard est une expérience visuelle qui ne se réduit pas à une croyance. De même, nous dit Roberts, la personne qui ressent de la gratitude ne se contente pas de croire qu'elle a bénéficié d'une gentillesse de la part d'un bienfaiteur, mais elle perçoit son bienfaiteur comme tel. Pour Roberts, une émotion consiste ainsi à percevoir l'objet de l'émotion comme se rapportant à nos préoccupations. Ce « percevoir comme » est à comprendre sur le modèle du « voir-comme » (*seeing-as*).

Notons qu'on peut lister d'autres propriétés communes aux émotions et aux perceptions en dehors du fait que leur ressenti amène à une certaine forme de connaissance : par exemple, leur automaticité (en général, on ne choisit ni d'avoir une émotion ni de percevoir<sup>32</sup>), le fait qu'elles sont susceptibles d'être correctes ou incorrectes, et le fait qu'elles « encapsulent » l'information<sup>33</sup>.

Ainsi, selon le perceptionnisme, les émotions sont des réactions évaluatives en cela qu'elles nous permettent de percevoir le monde comme étant doté de valeurs. Pour rendre compte de la nature évaluative des émotions, cet ensemble de théories insiste

27. R. DE SOUSA, *The Rationality of emotion*, Cambridge (MA), MIT Press, 1987 ; P. GOLDIE, *The Emotions* ; C. TAPPOLET, *Émotions et valeurs* ; M. JOHNSTON, « The authority of affect », *Philosophy and Phenomenological Research*, 2001, 63 (1), p. 181-214 ; L. ZAGZEBSKI, « Emotion and moral judgment », *Philosophy and Phenomenological Research*, 2003, 66 (1), p. 104-24 ; R. C. ROBERTS, *Emotions : an essay in aid of moral psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003 ; J. DEONNA, « Emotion, perception and perspective », *dialectica*, 2006, 60 (1), p. 29-46 ; S. A. DÖRING, « Seeing what to do : affective perception and rational motivation », *dialectica*, 2007, 61 (3), p. 363-94 ; M. TYE, « The experience of emotion : An intentionalist theory », *Revue internationale de philosophie*, 2008, 243 (1), p. 25-50.

28. A. MEINONG, « Über Urteilsgefühle : was sie sind und was sie nicht sind », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 1906, 6, p. 22-56.

29. M. SCHELER, *Le Formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs* (1913-1916), trad. fr. M. de Gandillac, Paris, Gallimard, 1991.

30. On pourrait dire qu'à travers les émotions, on découvre les valeurs par *acquaintance*, par opposition à un savoir par description que pourrait offrir la croyance évaluative.

31. R. C. ROBERTS, *Emotions*, p. 67.

32. Notons toutefois que certains philosophes, à la suite de Sartre, nient cela et prétendent que nous choisissons nos réactions émotionnelles. Bien sûr, il est possible d'avoir une influence sur nos émotions, notamment en évitant ou en cherchant les stimulations émotionnelles pertinentes. Par exemple, vous pouvez choisir d'avoir peur en regardant un film d'horreur et choisir de ne pas être dégoûtés en vous éloignant d'une odeur nauséabonde. Toutefois, le consensus actuel est que l'on n'a pas de contrôle *direct* sur ses émotions.

33. C. TAPPOLET, *Emotions, value, and agency*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 30.



sur l'un des quatre composants des émotions présentés ci-dessus : le ressenti. On peut ajouter que ces théories accordent également beaucoup d'importance à la catégorisation antécédente (*appraisal*) en cela que le ressenti qu'elles décrivent est le ressenti que quelque chose possède une valeur, que quelque chose est très important pour la personne qui ressent l'émotion<sup>34</sup>. Or la catégorisation antécédente est généralement considérée comme la considération (inconsciente, ultrarapide, automatique) qu'un stimulus possède une certaine valeur pour le sujet, qu'il est positif ou négatif pour le sujet<sup>35</sup>. On peut donc dire que le perceptionnisme tend à se focaliser sur deux des quatre composants d'une émotion paradigmatique.

Le perceptionnisme évite certaines lacunes du judicativisme en prenant en compte le ressenti. Mais cela laisse de côté deux aspects importants dans la nature évaluative des émotions : les tendances à l'action et les changements corporels. Qui plus est, ces deux aspects sont clairement présents dans le ressenti des épisodes émotionnels paradigmatiques, comme on va le voir. Cette critique s'applique aux théories perceptionnistes prééminentes<sup>36</sup>. Une autre objection est qu'il existe de nombreuses différences entre les émotions et ce que nous appelons généralement les facultés perceptives – la vue, l'ouïe, l'odorat, etc<sup>37</sup>. Néanmoins, les perceptionnistes peuvent répondre à cette dernière critique en faisant appel à un concept plus large de perception. Par exemple, Tappolet la définit comme « une sorte de conscience des choses et des qualités »<sup>38</sup>. C'est ainsi qu'on « entend » une faute de grammaire, par exemple. On parle alors parfois de « quasi-perceptionnisme ».

### 3. *Le viscéralisme*

Considérez les expressions suivantes : « Le sang m'est monté à la tête », « J'avais la boule au ventre », « J'étais tendu », « Il m'a brisé le cœur », « Je me suis senti rougir ». Elles ont en commun de se référer à un épisode émotionnel et ses aspects phénoménaux en utilisant des termes décrivant le corps. William James propose d'imaginer un épisode émotionnel duquel on aurait soustrait tout ressenti corporel – qu'on se le figure sans la perception de tension musculaire, d'un cœur palpitant, de mains moites, de bouffées de chaleur, etc. Selon lui, il n'en resterait qu'une perception intellectuelle, neutre et froide, dénuée de tout trait émotionnel<sup>39</sup>. Il suggère que l'essence d'une émotion doit se trouver dans un ressenti du corps qui réagit instinctivement face à la perception d'un fait excitant.

Les promoteurs contemporains de cette théorie<sup>40</sup> insistent sur l'idée qu'un épisode émotionnel n'a pas besoin d'être cognitif, dans le sens où il n'a pas besoin d'être causé par une croyance sophistiquée – contrairement à ce qu'indiquent les

<sup>34</sup>. *Ibid.* p. 46.

<sup>35</sup>. P. C. ELLSWORTH et K. R. SCHERER, « Appraisal processes in emotion », in R. J. DAVIDSON, SCHERER, KLAUS R. et H. H. GOLDSMITH (dir.), *Handbook of affective sciences*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 572-95 ; D. SANDER, D. GRANDJEAN et K. R. SCHERER, « An appraisal-driven componential approach to the emotional brain », *Emotion Review*, 2018, 10 (3), p. 219-31 ; K. R. SCHERER et A. MOORS, « The emotion process ».

<sup>36</sup>. P. GOLDIE, *The Emotions* ; C. TAPPOLET, *Émotions et valeurs* ; R. C. ROBERTS, *Emotions*.

<sup>37</sup>. B. W. HELM, « Emotions and practical reason : rethinking evaluation and motivation », *Noûs*, 2001, 35 (2), p. 190-213 ; J. DEONNA et F. TERONI, *The Emotions : a philosophical introduction*, Londres, Routledge, 2012, chap. 6 ; J. DOKIC et S. LEMAIRE, « Are emotions perceptions of value ? », *Canadian Journal of Philosophy*, 2013, 43 (2), p. 227-47.

<sup>38</sup>. C. TAPPOLET, *Emotions, value, and agency*, p. 29.

<sup>39</sup>. W. JAMES, « What is an emotion ? », *Mind*, 1884, 9 (34), p. 193.

<sup>40</sup>. J. PRINZ, *Gut reactions : a perceptual theory of the emotions*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; J. ROBINSON, *Deeper than reason : emotion and its role in literature, music, and art*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

judicativistes – ou par une perception sophistiquée – tel le voir-comme de Roberts. Certaines émotions sont instinctives, tout à fait indépendantes de nos pensées (en tout cas de nos pensées conscientes), incontrôlables et profondément corporelles – et il s’agit des cas paradigmatiques selon le viscéralisme. Ces émotions sont en cela comparables aux réflexes et aux réactions viscérales telles que mal de mer, vertige, ou syncope – voilà pourquoi j’appelle cet ensemble de théories « viscéralisme ». En psychologie, Damasio<sup>41</sup> en est un représentant éminent. James<sup>42</sup> et Lange<sup>43</sup> en sont les pionniers.

Mais comment le viscéralisme peut-il expliquer le constat du judicativisme et du perceptionnisme, à savoir que les différents types d’émotions sont des réponses à la détection de propriétés évaluatives réelles ou apparentes ? Comment, en faisant fi de toute cognition, pourrait-on expliquer que nous soyons rendus tristes par ce qui constitue une perte ou apeurés par ce qui représente un danger ? Ne doit-on pas croire ou percevoir que l’on a perdu quelque chose pour être triste ? Considérer qu’on est en danger avant d’être apeuré ?

Pas nécessairement. Il est probable que, dans certains cas, nous réagissons émotionnellement de façon automatique, c’est-à-dire sans passer par un traitement cognitif de haut niveau, comme une croyance évaluative ou une perception sophistiquée<sup>44</sup>. Ces réponses instinctives peuvent avoir été mises en place par l’évolution – par exemple, l’excitation sexuelle – ou par conditionnement – comme le chien de Pavlov<sup>45</sup>. L’évolution ou le conditionnement nous feraient donc réagir instinctivement à des stimuli, presque par réflexe. Il n’est pas nécessaire que soit formée une croyance évaluative ou une perception sophistiquée pour que le corps réponde aux propriétés évaluatives ; il suffit qu’une forme d’association instinctive soit mise en place entre stimuli et réponses corporelles.

Ces réponses corporelles seraient ensuite ressenties. Dans la peur, on pourrait ainsi ressentir l’accélération du rythme cardiaque et respiratoire, l’augmentation de la pression sanguine, la sudation ou encore la tension musculaire. Ces ressentis corporels, pour le viscéralisme, constituent le sentiment de peur. Selon cette théorie, les cas paradigmatiques d’épisodes émotionnels sont donc des cas où il y a une réponse corporelle automatique, instinctive, presque réflexe, à un stimulus et un ressenti de ces changements corporels.

Le viscéralisme ne revient pas à nier qu’il y a des épisodes émotionnels non réflexes, où un certain traitement cognitif antécédent est nécessaire<sup>46</sup>. Néanmoins, il souligne que, même dans ces cas, c’est le ressenti des changements corporels qui rend le sujet conscient de son épisode émotionnel. Et c’est à travers le ressenti de son corps que le sujet prend conscience qu’il est dans une situation positive ou négative. Voici comment Prinz le présente :

<sup>41</sup>. A. R. DAMASIO, *Descartes’ error*.

<sup>42</sup>. W. JAMES, « What is an emotion ? ».

<sup>43</sup>. C. G. LANGE, *Les Émotions, étude psychophysologique* (1885), trad. fr. G. Dumas, Paris, Félix Alcan, 1911.

<sup>44</sup>. R. B. ZAJONC, « Feeling and thinking : Preferences need no inferences », *American psychologist*, 1980, 35 (2), p. 151 ; R. B. ZAJONC, « On the primacy of affect », *American Psychologist*, 1984, 39 (2), p. 117-123 ; J. E. LEDOUX, « Emotion, memory and the brain », *Scientific American*, 1994, 270 (6), p. 50-57.

<sup>45</sup>. Le viscéralisme peut faire appel au conditionnement mais pas aux autres types d’apprentissage discutés dans les sciences cognitives, car le conditionnement ne nécessite pas de fonction cognitive de haut niveau.

<sup>46</sup>. J. PRINZ, *Gut Reactions*, p. 76 ; J. ROBINSON, *Deeper than reason*, p. 45-46 ; J. ROBINSON, « Emotion as process », in H. NAAR et F. TERONI (dir.), *The ontology of emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 51-71.

Chaque émotion est à la fois un moniteur interne du corps et un détecteur de dangers, de menaces, de pertes ou d'autres sujets de préoccupation. Les émotions sont des réactions viscérales (*gut reactions*) ; elles utilisent notre corps pour nous dire comment nous nous débrouillons dans le monde.<sup>47</sup>

Pour le viscéralisme, le fait que les émotions sont des réactions évaluatives provient donc prioritairement de l'un des composants présentés ci-dessus : les changements corporels. Ce sont le corps et ses automatismes qui servent de signaux d'alarme évaluatifs. C'est ressentir ces changements qui nous indique que quelque chose va bien ou va mal dans notre environnement.

Ainsi, le viscéralisme aurait tendance à expliquer les cas de Phineas Gage et des psychopathes par l'hypothèse qu'ils ne peuvent sentir leur corps réagir aux situations pertinentes comme nous autres le pouvons, soit parce que les automatismes corporels sont absents chez eux, soit parce qu'ils n'arrivent pas à ressentir les changements corporels pertinents.

L'avantage du viscéralisme sur le judicativisme et le perceptionnisme est qu'il souligne l'importance du corps, ce dernier étant pratiquement absent des deux dernières théories auxquelles on peut donc reprocher une surintellectualisation des émotions. En pointant du doigt des automatismes non cognitifs, le viscéralisme met en évidence une facette importante des émotions que les philosophes ont eu tendance à mettre de côté.

Un inconvénient du viscéralisme est qu'il ne se concentre que sur les émotions instinctives, sur les réactions à des stimuli stéréotypiques auxquels on s'est adapté à travers l'évolution ou l'apprentissage. Or, l'explication des réactions émotionnelles à de nouveaux stimuli nécessite de postuler une catégorisation antécédente non instinctive. Le judicativisme et le perceptionnisme s'en sortent mieux que le viscéralisme à ce niveau-là.

Un autre inconvénient est que le viscéralisme a tendance à négliger les aspects du ressenti émotionnel qui ne sont pas corporels. Le ressenti caractéristique d'une émotion peut être – et est souvent – dirigé vers l'objet de l'émotion, et vers la réaction appropriée, plutôt que vers les changements corporels. Dans l'exemple d'Irène, on peut s'imaginer que sa peur porte surtout sur la glace qui se craquelle et sur la manière de s'en sortir saine et sauve. C'est vers cela que se dirigent ses pensées, et non sur ses battements de cœur ou ses mains moites. Il est bien sûr possible de se concentrer sur les ressentis de son corps dans un épisode émotionnel, mais, dans la plupart des cas, la situation demande que notre attention soit focalisée sur autre chose. Ainsi, le ressenti émotionnel n'est pas seulement un ressenti du corps<sup>48</sup>.

Un dernier inconvénient est que les émotions ne sont pas que des détections de ce qui va bien ou va mal pour nous. Ce sont aussi des réactions à ces situations par lesquelles nous *agissons* de certaines manières. D'ailleurs, c'est souvent pour se préparer à réagir – à courir, à se battre, à se reproduire – que les émotions impliquent des changements corporels. Dans ces cas, les changements corporels ne sont donc pas des signaux d'alarme, mais plutôt des préparations à l'action.

#### 4. L'actionnisme

Les émotions, de façon générale, nous motivent à agir, et à chaque type d'émotion correspondent des actions types. La colère est intimement liée à l'hostilité et à l'agression, verbale ou physique. Dans la joie, on souhaite festoyer, partager,

<sup>47</sup>. J. PRINZ, *Gut Reactions*, p. 69, ma traduction.

<sup>48</sup>. P. GOLDIE, « Getting Feelings into Emotional Experience in the Right Way », *Emotion Review*, 2009, 1 (3), p. 232-9.

embrasser. Quand on se sent coupable, on cherche à s'excuser, à réparer le mal qui a été fait, à montrer que cela ne se reproduira plus. Le dégoût pousse à éviter tout contact avec son objet, voire avec tout ce qui s'y apparente ; la peur, à fuir ou à attaquer préemptivement<sup>49</sup>.

L'actionnisme place les tendances à l'action des émotions au centre de son analyse. Pour Deonna et Teroni<sup>50</sup>, les émotions consistent à faire l'expérience de son corps comme étant prêt à agir d'une certaine manière face à un stimulus ; ce sont des attitudes corporelles ressenties (différentes pour chaque type d'émotion). Pour Scarantino<sup>51</sup>, les émotions sont des systèmes de contrôle de l'action conçus pour donner la priorité à la poursuite de certains buts par rapport à d'autres. Pour Hufendiek<sup>52</sup>, ce sont des représentations de choses à faire, par exemple la peur représente un danger-à-éviter<sup>53</sup>.

L'actionnisme souligne que le type d'actions associé à une émotion ne l'est pas par hasard : il correspond au type de réactions censées être appropriées face à la situation et en particulier face aux propriétés évaluatives. La fuite et l'attaque préemptive sont censées aider le sujet apeuré à s'extirper du *danger*. L'évitement du dégoût sert à se prévenir d'une *contamination* par l'objet dégoûtant. La jubilation de la joie sert à maintenir et renforcer ce qui est *bon* pour nous, par exemple en communiquant aux autres cet événement positif et en les encourageant à faire en sorte que cela se reproduise. La repentance de la culpabilité aide à diminuer l'impact du *mal* qui a été fait par la personne concernée, par exemple en aidant à restaurer une relation de confiance.

Cela suggère une quatrième façon de concevoir la nature évaluative des émotions : les émotions sont des réactions évaluatives en ce que, quand tout se passe bien, leurs tendances à l'action correspondent aux propriétés évaluatives pertinentes. Cela est représenté par la Figure 2 où les tendances à l'action d'une émotion et les propriétés évaluatives pertinentes sont symbolisées par deux formes qui correspondent ou conviennent l'une à l'autre (l'anglais *fitting* est utilisé à la fois pour la correspondance de formes géométriques et pour le caractère approprié des réactions émotionnelles à leur objet). En d'autres termes, la nature évaluative des émotions s'explique par le type d'actions que motivent les émotions, car ces actions ont pour fonction de faire écho aux propriétés évaluatives pertinentes.

<sup>49</sup>. Certaines émotions sont réputées dépourvues de tendances à l'action, par exemple l'admiration esthétique et la tristesse. Toutefois, si on comprend « action » au sens large, cela semble faux. L'admiration pousse à la contemplation, à l'analyse, à scruter le moindre détail, à publiciser son objet, voire à tenter de l'imiter ou de l'acquérir. La tristesse pousse à s'isoler, ruminer, se replier sur soi, se recroqueviller ou à se lamenter.

<sup>50</sup>. J. DEONNA et F. TERONI, *The Emotions* ; J. DEONNA et F. TERONI, « In what sense are emotions evaluations ? », in C. TODD et S. ROESER (dir.), *Emotion and value*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 15-31 ; J. DEONNA et F. TERONI, « Emotions as attitudes », *dialectica*, 2015, 69 (3), p. 293-311.

<sup>51</sup>. A. SCARANTINO, « The motivational theory of emotions », in J. D'ARMS et D. JACOBSON (dir.), *Moral psychology and human agency*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 156-85.

<sup>52</sup>. R. HUFENDIEK, *Embodied emotions : A naturalist approach to a normative phenomenon*, Londres, Routledge, 2015 ; R. HUFENDIEK, « Affordances and the normativity of emotions », *Synthese*, 2017, 194 (11), p. 4455-76.

<sup>53</sup>. Un pionnier de l'actionnisme est Dewey et en psychologie contemporaine, le représentant principal est Frijda. Voir J. DEWEY, « The theory of emotion », *Psychological review*, 1895, 2 (1), p. 13-32, N. H. FRIJDA, *The Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 et N. H. FRIJDA, *The Laws of emotion*, Londres, Routledge, 2007.

La colère peut motiver l'agression. Cette action a peut-être pour fonction de répondre à un affront et de rétablir un statut bafoué<sup>54</sup>. Selon l'idée suggérée par l'actionnisme<sup>55</sup>, la colère constitue une réaction à l'affront en cela qu'elle motive à des actions qui sont appropriées en cette circonstance. L'attitude corporelle – poing fermé, mâchoire serrée, le cœur battant, etc. – correspond à la situation ; un peu comme la forme d'une clef correspond à la forme d'une serrure (d'où la Figure 2).

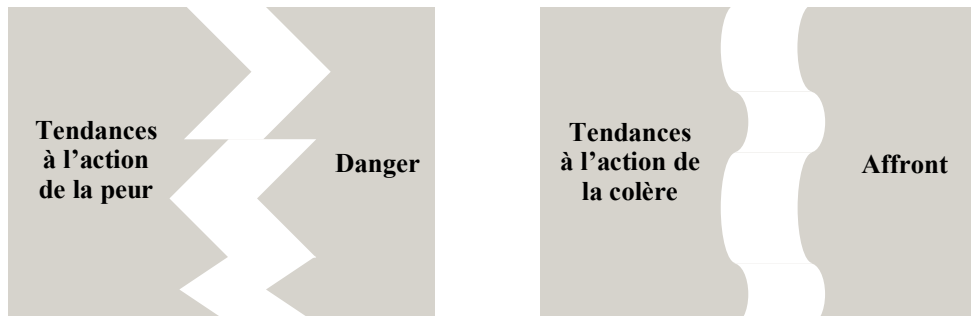


Figure 2. Relation entre tendance à l'action et propriétés évaluatives selon l'actionnisme

L'actionnisme peut-il contribuer de façon originale à expliquer ce que nous avons appelé l'intuition de la cécité aux valeurs ? Oui, pour autant qu'on accepte que la compréhension des valeurs passe par la connaissance des actions émotionnelles. L'idée est qu'il est nécessaire de comprendre quelles sont les actions émotionnelles qu'une situation mérite ou motive pour comprendre quelles sont ses propriétés évaluatives. On comprend donc les propriétés évaluatives en creux, ou en négatif, par rapport aux actions émotionnelles (imaginez ne connaître que la forme de droite dans la Figure 2). Par exemple, les moqueries seront considérées (dans certaines circonstances) comme motivant de façon méritée une réaction hostile ; et comprendre cela est nécessaire pour comprendre qu'il s'agit d'un affront plutôt que d'une taquinerie bénigne. En d'autres termes, ce qui distingue un affront d'une taquinerie est notamment que cette dernière ne mérite pas une réaction hostile. Ainsi, en l'absence d'émotions, on ne peut pas tout à fait comprendre la valeur de certaines situations, car on ne peut pas identifier quelles réactions émotionnelles sont méritées et motivées par ces situations.

L'actionnisme peut prendre en considération d'autres composants des émotions liées aux tendances à l'action. Par exemple, pour Deonna et Teroni, les émotions impliquent des changements corporels qui sous-tendent les tendances à l'action ainsi que leur ressenti. Une personne qui n'a jamais ressenti d'hilarité, par exemple, ne peut comprendre ce que c'est vraiment que l'hilarant, faute de l'expérience corporelle appropriée. Même si elle est capable de percevoir ce qu'il y a de drôle ou juger qu'il y a matière à rire (remplissant les conditions des perceptionnistes et judicativistes), parce qu'elle n'a jamais fait l'expérience des tendances à l'action de l'hilarité, elle manque un aspect important de l'hilarant.

Notons toutefois que si cette personne peut en effet croire qu'une plaisanterie est drôle ou la percevoir comme telle, elle n'est alors pas aveugle à sa valeur. De façon générale, si un sujet est capable de catégoriser une situation comme étant positive ou négative et qu'il en a conscience, quand bien même les changements corporels et les

<sup>54</sup>. Comme le soulignent Deonna et Teroni, cette façon de concevoir la nature évaluative des émotions se distingue du judicativisme et du perceptionnisme en cela que l'évaluation n'a pas besoin d'être « dans la tête » du sujet. En général, un enfant de huit ans ne pense pas en termes d'affront ou de statut bafoué, mais cela n'empêche pas sa colère de pouvoir remplir la fonction en question.

<sup>55</sup>. Voir en particulier J. DEONNA et F. TERONI, « In what sense are emotions evaluations ? ».

tendances à l'action sont absents, il attribue une valeur à la situation. En cela, l'actionnisme – tout comme le viscéralisme – n'explique pas l'intuition que, dans un monde sans émotion, nous serions aveugles à certaines valeurs. En d'autres termes, il suffit de remplir les conditions du judicativisme ou du perceptionnisme pour ne pas être aveugle aux valeurs.

Qu'en est-il des cas de Phineas Gage et des psychopathes ? L'actionnisme peut fournir l'explication originale suivante : parce que les émotions consistent essentiellement en des tendances à l'action appropriées à certaines situations, les déficits émotionnels de ces personnes les empêchent de réagir de façon appropriée à certaines situations. Tout comme un lapin privé de peur aura plus de chance de se faire attraper, car il aura moins tendance à s'enfuir que ses congénères, les malheurs de Phineas Gage et des psychopathes s'expliqueraient par un manque de réactions émotionnelles. Par exemple, après avoir commis une faute morale, les psychopathes auront tendance à être indifférents alors qu'il aurait été profitable de réagir avec culpabilité – en présentant ses excuses, en promettant que cela ne se reproduira plus, en faisant preuve d'humilité, en cherchant à restaurer la confiance. On voit comment ce genre d'explications permet d'expliquer pourquoi l'absence de certaines émotions conduit à une vie autodestructrice et solitaire.

Néanmoins, il semble que l'actionnisme ne soit pas nécessairement dans la meilleure des positions pour expliquer d'autres aspects de la psychopathie. Revenons au fait que les psychopathes ont du mal à distinguer les règles morales des règles conventionnelles. Comme on l'a vu, le judicativisme et le perceptionnisme peuvent dire que les psychopathes en question ne croient pas ou ne perçoivent pas que faire pleurer quelqu'un en lui tirant les cheveux est plus immoral qu'un garçon qui porte une jupe. C'est cette absence de croyance ou de perception morale qui expliquerait également leur manque d'émotion morale. Or, la manière dont les tendances à l'action permettent d'expliquer ce cas-là n'est pas claire. L'actionnisme peut emprunter des concepts à d'autres théories, comme le fait par exemple Scarantino<sup>56</sup> en utilisant le concept d'*appraisal*, mais cela revient, semble-t-il, à utiliser les solutions proposées par le judicativisme ou le perceptionnisme<sup>57</sup>.

On voit comment l'actionnisme apporte sa pierre à l'édifice et fournit une explication originale de la nature évaluative des émotions. Qui plus est, cette théorie semble plus riche que les précédentes parce qu'elle prend aisément en compte trois composants des émotions : les changements corporels peuvent être compris comme des préparations à l'action, alors que le ressenti émotionnel sera analysé comme une expérience de tendances à l'action (et donc des changements corporels les sous-tendant).

Toutefois, le revers de la médaille est que, à l'inverse des trois théories précédentes, l'actionnisme se concentre sur les émotions comme réactions aux valeurs et met de côté l'idée que les émotions sont des détections de valeurs. Or, en se concentrant uniquement sur les tendances à l'action, on a plus de mal à rendre compte de l'intuition que le monde nous apparaît comme étant doté de valeur à travers nos épisodes émotionnels<sup>58</sup>.

<sup>56</sup>. A. SCARANTINO, « The motivational theory of emotions ».

<sup>57</sup>. Le viscéralisme doit prétexter, de manière peu plausible, que c'est parce que le corps de ces psychopathes réagit de la même façon aux règles morales et conventionnelles qu'ils n'arrivent pas à les distinguer. Cela est peu plausible, car il ne semble pas que nous autres distinguons ces règles de cette manière.

<sup>58</sup>. Cela s'applique en particulier à la théorie de Deonna et Teroni. Scarantino prend en compte l'aspect détection à travers la notion d'*appraisal* et Hufindiek, avec celle de représentation, d'*affordances*. Néanmoins, ces notions sont en gros celles utilisées par les théories judicativistes et perceptionnistes. La conclusion reste donc que ce qui fait la particularité de l'actionnisme ne permet pas en soi d'expliquer

## CONCLUSION

En somme, le judicativisme voit les émotions comme des réactions évaluatives parce qu'elles impliquent une croyance évaluative et se focalise donc sur la catégorisation du stimulus (*appraisal*). Le perceptualisme se concentre sur le ressenti des émotions et notre façon de percevoir l'objet de l'émotion pour expliquer en quoi les émotions sont des réactions évaluatives. Selon le viscéralisme, ressentir nos changements corporels nous informe de la présence de propriétés évaluatives dans notre environnement. Enfin, l'actionnisme se concentre sur les tendances à l'action.

Le débat contemporain devrait prêter davantage attention à la manière dont ces options théoriques répondent ensemble à la complexité des phénomènes étudiés, qui perd beaucoup aux simplifications unilatérales. S'il est possible de rendre compte des émotions comme réactions évaluatives à chacun de ces quatre niveaux : catégorisation du stimulus, tendances à l'action, changements corporels, et ressenti émotionnel, c'est qu'ils doivent être tous considérés. Pour cette raison, les différentes théories présentées ici sont plus complémentaires que leurs auteurs ne veulent, semble-t-il, le faire accroire. En effet, chacune des principales approches tend à dramatiser les oppositions entre les options théoriques comme des incompatibilités. En réalité, ces théories offrent des analyses de la nature évaluative des émotions qui, par les différentes accentuations qu'elles proposent, se complètent, s'équilibrent et contribuent ensemble à notre instruction.

## RÉFÉRENCES

- BLAIR, R. J. R., « A cognitive developmental approach to morality : investigating the psychopath », *Cognition*, 1995, 57 (1), p. 1-29.
- DAMASIO, A. R., *Descartes' error*, New York, Putnam, 1994.
- DAVIDSON, D., « Hume's cognitive theory of pride », *The Journal of Philosophy*, 1976, 73 (19), p. 744-57.
- DE SOUSA, R., *The Rationality of emotion*, Cambridge (MA), MIT Press, 1987.
- DEIGH, J., « Cognitivism in the theory of emotions », *Ethics*, 1994, 104 (4), p. 824-54.
- DEONNA, J., « Emotion, perception and perspective », *dialectica*, 2006, 60 (1), p. 29-46.
- DEONNA, J. et TERONI, F., *The Emotions : a philosophical introduction*, Londres, Routledge, 2012.
- DEONNA, J. et TERONI, F., « In what sense are emotions evaluations ? », in C. TODD et S. ROESER (dir.), *Emotion and value*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 15-31.
- DEONNA, J. et TERONI, F., « Emotions as attitudes », *dialectica*, 2015, 69 (3), p. 293-311.
- DEONNA, J., TERONI, F. et TAPPOLET, C., « Émotions (A) », in M. KRISTANEK (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2017, <https://encyclo-philosophie.fr/emotions-a/>.
- DEWEY, J., « The theory of emotion », *Psychological review*, 1895, 2 (1), p. 13-32.
- DOKIC, J. et LEMAIRE, S., « Are emotions perceptions of value ? », *Canadian Journal of Philosophy*, 2013, 43 (2), p. 227-47.
- DÖRING, S. A., « Seeing what to do : affective perception and rational motivation », *dialectica*, 2007, 61 (3), p. 363-94.

l'aspect de détection de valeurs. Deonna et Teroni l'assument en estimant que la détection de valeur précède l'épisode émotionnel et en est indépendante (communication personnelle).

- DUTTON, D. G. et ARON, A. P., « Some evidence for heightened sexual attraction under conditions of high anxiety », *Journal of personality and social psychology*, 1974, 30 (4), p. 510-17.
- ELLSWORTH, P. C. et SCHERER, K. R., « Appraisal processes in emotion », in R. J. DAVIDSON, SCHERER, KLAUS R. et H. H. GOLDSMITH (dir.), *Handbook of affective sciences*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 572-95.
- FRIJDA, N. H., *The Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- FRIJDA, N. H., *The Laws of emotion*, Londres, Routledge, 2007.
- GOLDIE, P., *The Emotions : a philosophical exploration*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- GOLDIE, P., « Emotions, feelings and intentionality », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 2002, 1 (3), p. 235-54.
- GOLDIE, P., « Getting feelings into emotional experience in the right way », *Emotion Review*, 2009, 1 (3), p. 232-39.
- GORDON, R., *The Structure of emotions : investigations in cognitive philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- GREEN, O. H., *The Emotions : a philosophical theory*, New York, Kluwer Academic/Plenum Publishers, 1992.
- HARE, R. D., *Manual for the revised psychopathy checklist*, Toronto, Multi-Health Systems, 2003.
- HARLOW, J. M., « Recovery from the passage of an iron bar through the head », in *Meeting of the Massachusetts Medical Society*, Boston, David Clapp & Son, 1869, p. 274-81.
- HELM, B. W., « Emotions and practical reason : rethinking evaluation and motivation », *Noûs*, 2001, 35 (2), p. 190-213.
- HUFENDIEK, R., *Embodied emotions : A naturalist approach to a normative phenomenon*, Londres, Routledge, 2015.
- HUFENDIEK, R., « Affordances and the normativity of emotions », *Synthese*, 2017, 194 (11), p. 4455-76.
- IZARD, C. E., « Four systems for emotion activation : cognitive and noncognitive processes », *Psychological review*, 1993, 100 (1), p. 68-90.
- JAMES, W., « What is an emotion ? », *Mind*, 1884, 9 (34), p. 188-205.
- JOHNSTON, M., « The authority of affect », *Philosophy and Phenomenological Research*, 2001, 63 (1), p. 181-214.
- KAUPPINEN, A., « Moral sentimentalism », in E. ZALTA (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2018, <https://plato.stanford.edu/archives/win2018/entries/moral-sentimentalism/>.
- KIEHL, K. A. et HOFFMAN, M. B., « The criminal psychopath : history, neuroscience, treatment, and economics », *Jurimetrics*, 2011, 51, p. 355-97.
- LANGE, C. G., *Les Émotions, étude psychophysique*, Paris, Félix Alquan, 1885.
- LEDoux, J. E., « Emotion, memory and the brain », *Scientific American*, 1994, 270 (6), p. 50-7.
- LEPINE, S., « Sentimentalisme (A) », in M. KRISTANEK (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2018, <https://encyclo-philo.fr/sentimentalisme-a/>.
- MANDELBAUM, E., « Thinking is believing », *Inquiry*, 2014, 57 (1), p. 55-96.
- MANDELBAUM, E., « Attitude, inference, association : on the propositional structure of implicit bias », *Noûs*, 2016, 50 (3), p. 629-58.
- MARKS, J., « A theory of emotion », *Philosophical Studies*, 1982, 42 (2), p. 227-42.
- MAY, J., *Regard for reason in the moral mind*, Oxford, Oxford University



Press, 2018.

MEINONG, A., « Über Urteilsgefühle : was sie sind und was sie nicht sind », *Archiv für die gesamte Psychologie*, 1906, 6, p. 22-56.

MOORS, A. *et al.*, « Appraisal theories of emotion : state of the art and future development », *Emotion Review*, 2013, 5 (2), p. 119-24.

NUSSBAUM, M., « Emotions as judgements of value and importance », in R. SOLOMON (dir.), *Thinking about feeling : contemporary philosophers on emotions*, New York, Oxford University Press, 2004, p. 183-99.

PRINZ, J., *Gut reactions : a perceptual theory of the emotions*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

PRINZ, J., *The emotional construction of morals*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2007.

ROBERTS, R. C., *Emotions : an essay in aid of moral psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

ROBINSON, J., *Deeper than reason : emotion and its role in literature, music, and art*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

ROBINSON, J., « Emotion as process », in H. NAAR et F. TERONI (dir.), *The ontology of emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 51-71.

SANDER, D., « Models of emotion », in J. ARMONY et P. VUILLEUMIER (dir.), *The Cambridge handbook of human affective neuroscience*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 5-54.

SANDER, D., GRANDJEAN, D. et SCHERER, K. R., « An appraisal-driven componential approach to the emotional brain », *Emotion Review*, 2018, 10 (3), p. 219-31.

SCARANTINO, A., « The motivational theory of emotions », in J. D'ARMS et D. JACOBSON (dir.), *Moral psychology and human agency*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 156-85.

SCARANTINO, A. et DE SOUSA, R., « Emotion », in E. ZALTA (dir.), *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2018, <https://plato.stanford.edu/archives/win2018/entries/emotion/>.

SCHELER, M., *Le Formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*, Paris, Gallimard, 1913.

SCHERER, K. R. et MOORS, A., « The emotion process : event appraisal and component differentiation », *Annual Review of Psychology*, 2019, 70, p. 719-745.

SOLOMON, R., « The Logic of emotion », *Noûs*, 1977, 11 (1), p. 41-9.

SOLOMON, R., *The Passions : emotions and the meaning of life*, Indianapolis & Cambridge, Hackett Publishing, 1993.

TAPPOLET, C., *Émotions et valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.

TAPPOLET, C., *Emotions, value, and agency*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

TYE, M., « The experience of emotion : An intentionalist theory », *Revue internationale de philosophie*, 2008, 243 (1), p. 25-50.

WINKIELMAN, P. et BERRIDGE, K. C., « Unconscious emotion », *Current directions in psychological science*, 2004, 13 (3), p. 120-23.

ZAGZEBSKI, L., « Emotion and moral judgment », *Philosophy and Phenomenological Research*, 2003, 66 (1), p. 104-24.

ZAJONC, R. B., « Feeling and thinking : Preferences need no inferences », *American psychologist*, 1980, 35 (2), p. 151-75.

ZAJONC, R. B., « On the primacy of affect », *American Psychologist*, 1984, 39 (2), p. 117-23.

